



# Chants et Chantres

# du RAIL

## CHAPITRE VII

*Indocti discant et ament meminisse periti.*

Charles Hénault.

« Les bouillottes de votre Compagnie, Monsieur le Chef de gare, n'ont de vraies bouillottes que le nom. Et si le nom de glaçouillottes était français, ce serait le seul terme à leur appliquer. »

Telle est, en substance, l'étrange réclamation que reçut un beau jour un cheminot français. L'auteur de ces lignes est Alphonse Allais. L'histoire ne dit pas ce qu'il advint, dans la suite, des démêlés du chef de gare avec l'auteur de « Pas de Bile ». On présume qu'il y eut une réponse, une seconde réclamation sans doute, nouvelle réponse, puis contre-attaque, bref, beaucoup de papiers, un dossier savoureux. Car Allais aimait fort s'amuser et, peut-être, notre cheminot, non moins. On présume aussi que tout finit à l'amiable, comme ça se fait généralement en France, comme ça se fait toujours avec les gens du rail. Alphonse Allais n'était d'ailleurs point méchant homme, et jamais rosserie ne fut aussi sympathique que la sienne.

On imagine d'autre part que ce ne fut pas là la seule protestation dont se vit honoré notre chef de gare. Mais n'oublions pas que nous sommes dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, aux temps héroïques des chemins de fer. On ne connaissait pas encore le chauffage à la vapeur ; les voyageurs, les jours d'hiver, se munissaient de bouillottes qu'on louait, pour quelques sous, dans les gares importantes. Si le train attendu finissait toujours par arriver, ce n'était pas nécessairement à la minute renseignée par l'administration. Le matériel était sommaire : banquettes souvent inconfortables, mauvaise fermeture des portes et fenêtres. Les démarrages se faisaient brusques, les arrêts saccadés. Quant à l'éclairage, si le gaz commençait à remplacer un peu partout le pétrole et l'huile de colza, il laissait naturellement encore à désirer. Pour résumer, il y avait là pour le neurosthénique et autres esprits acrimonieux amples sujets d'inquiétudes.

Mais cela, c'était hier. Aujourd'hui, le confort s'est installé autour de nous, en nous. Fait-il trop chaud dans la voiture ? Une pression du doigt sur un mécanisme, et voici la température idéale. Avez-vous faim ? Désirez-vous un verre de bière, des bonbons pour Junior ? Qu'à cela ne tienne : le garçon du train est à votre service. En vérité, y a-t-il encore place dans l'existence moderne pour la récrimination ? En d'autres termes, le progrès a-t-il enfin rendu l'homme satisfait de son sort ? On voudrait répondre oui... Ne nous hâtons pas cependant de conclure !

Dans le monde des « développés », on distingue deux catégories d'individus bien dissemblables : ceux qui sont contents de leur condition ou qui ont, du moins, la sagesse de dire l'être, et ceux qui proclament très haut ne pas l'être. On reconnaît ces derniers à ce que, dans leur bouche, le grognonnement semble avoir à tout jamais remplacé la parole : ce sont les « rouspéteurs-nés », les « rouspéteurs » par principe. Quand un de ces personnages voyage, il n'échappe évidemment pas à son démon mesquin. Demande-t-il un renseignement ? C'est un dû qu'il exige. Il n'est jamais homme mais critique. Il affecte les airs d'un Zoïle, voyant partout où le bât blesse, nulle part ce qui est régulier. S'il arrive au train d'être en retard, il peste chaleureusement contre les chemins de fer ; mais chaque fois que la locomotive est à l'heure, il trouve cela naturel. Jamais, par exemple, il ne lui viendra à l'esprit de féliciter un chef de gare pour la bonne tenue de sa maison ou un mécanicien pour sa ponctualité. Cette psychologie

d'un certain voyageur, le cheminot se devait de l'étudier — ce qu'il a fait. Mieux, il l'a comprise, il l'a admise même : et c'est là, sans contredit, une de ses plus belles victoires morales. Dualité n'exclut pas bon ménage. D'ailleurs, la dualité existe partout dans le monde, et sous les formes les plus variées. Elle est partout où il y a « en deçà » et « au-delà » ; où il y a ceux qui gouvernent et ceux qui sont gouvernés, ceux qui commandent et ceux qui sont commandés, ceux qui parlent et ceux qui écoutent parler, ceux qui voyagent et ceux qui font voyager les autres. Cela n'empêche pas la planète de tourner harmonieusement, ni les usagers du rail de compter parmi les meilleurs amis des cheminots. Au demeurant, le « rouspéteur-né » n'est pas pire bougre que quantité d'autres humains. « L'homme n'est pas parfait », fait dire Henri Monnier à son fameux Jean Hiroux ; et d'ajouter : « ce qui est une circonstance atténuante ». C'est ce qu'a compris le cheminot, homme d'action, mais aussi de bon sens et de cœur.

\*  
\*\*

Contemporain d'Alphonse Allais, Edouard Wacken, un Belge, a écrit sur les trains des vers d'une tournure pour le moins tarabiscotée. Admiration boursoufflée ou humour ? Nous pencherions plutôt pour la première hypothèse... Mais le lecteur jugera :

*L'entendez-vous mugir ? Et comme une tempête,  
Le voyez-vous répandre un nuage étouffant ?  
Il part, il vole, il touche au but ! Rien ne l'arrête !  
Tout obstacle est broyé sous son pied triomphant.*

*Quel Alcide nouveau, quel centaure intrépide,  
Sur le monstre écumanant se jetant sans effroi,  
Oserait le guider dans sa course rapide ?  
Qui pourrait en chemin lui dire : Arrête-toi !*

Autre contemporain, voici l'exquis Franc-Nohain. Humoriste, sans doute, mais d'une douceur si légère, si charmante :

*Parmi tant de vaches qui regardèrent  
Passer des chemins de fer,  
Il conviendrait aussi qu'on le sache,  
Il y a des locomotives qui regardent les vaches (1).*

Dans un autre poème, Franc-Nohain nous décrit une délicieuse scène campagnarde (2). Nous sommes dans une petite gare. Le père et la mère, accompagnés de leurs deux enfants, attendent nerveusement sur un banc. Soudain, le train surgit... Mais alors, quel drame ! Le père ne trouve plus ses billets :

*Je les avais dans ma poche,  
Je les avais à l'instant,  
Je m'en souviens cependant,  
Je les avais dans  
Ma poche,  
La poche de mon veston,  
Dans la droite ou dans la gauche...  
Non ! C'est dans mon pantalon...  
Non !  
Dans mon pardessus ?  
Non plus !  
Mon gilet, je savais bien...*

(1) « Dites-nous quelque chose ».

(2) « L'Orphéon ».



Rien !  
 Dans ma ceinture,  
 J'en suis sûr...  
 Voyons encor ?  
 C'est trop fort !  
 Quelqu'un m'a jeté un sort...

La famille est aux cent coups ; sur la machine, le mécanicien s'impatiente :

Et le train siffle, siffle, siffle...  
 Et les enfants se sont mis à hurler...  
 Et sur eux vont pleuvoir les gifles  
 Puisque le père a perdu ses billets...

Enfin, l'on retrouve les fameux rectangles de carton ! Mais où sont passés les enfants, maintenant ? Cris, lamentations, bousculades... La mère court, affolée :

Je leur avais pourtant dit  
 De ne pas bouger d'ici,  
 De rester près des colis...  
 Voyez-vous qu'on les ait pris —

Mais est-ce bien fini de frémir ? Sait-on jamais avec ces modernes engins ?

Si la portière allait s'ouvrir !...

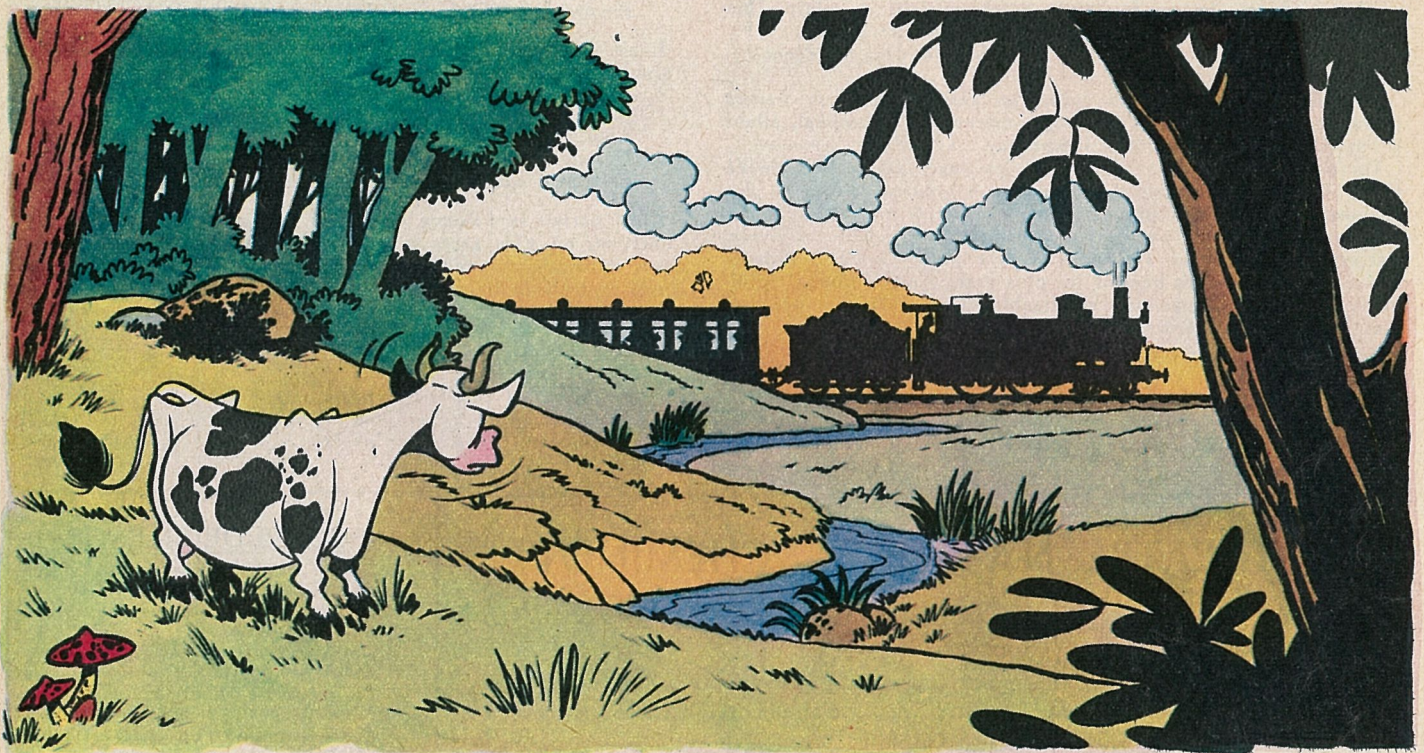
... se désole la mère infortunée.

« Moralité », conclut Franc-Nohain : « Ne laissez pas les enfants jouer avec la serrure ».

\*  
 \*\*

En ces dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle qui virent tant de glorieuses réalisations, un genre nouveau de littérature fait florès : c'est le roman naturaliste.

Dans l'histoire de la littérature, l'école naturaliste s'inscrit dans le vaste mouvement appelé du terme générique de réalisme. Ce mouvement fut, avant tout, scientifique. A la poésie, il donna le Parnasse et son fameux quatuor ; au théâtre, Dumas fils et Augier. Renan, Taine et Sainte-Beuve l'illustreront par la philosophie, l'histoire et la critique ; Flaubert, Maupassant, les frères Goncourt, Huysmans, Lemonnier, Georges Eekhoud et Zola par le roman.



Parmi tant de vaches qui regardèrent passer des chemins de fer... (Franc-Nohain).

Un satyre, un excentrique —  
 Pour les montrer dans les cirques...  
 Hélas ! qui me les rendra ?

Sur le quai, hilares, les voyageurs prennent du bon temps. Seuls, ne partageant pas l'allégresse générale, le père, la mère et le chef de gare qui est fort embêté :

Et la mère gifle  
 Le père  
 Pour se détendre un peu les nerfs...  
 Et le train siffle, siffle, siffle...

Tout s'arrange, naturellement. Le chef de gare s'éponge le front en poussant un « ouf » de soulagement ; il peut enfin donner le signal du départ :

Parents, enfants, colis, billets,  
 Dans le wagon sont installés.

On peut reprocher à Zola la crudité de son langage et la verveur de ses peintures. On peut lui reprocher un certain penchant à ne voir de l'existence que son vilain côté. Cela n'empêche qu'il fut un grand écrivain, un lyrique souvent admirable. Un des premiers, il est descendu dans la rue, dans la grouillante intimité des petites gens ; et il les a aimés. Il fut de ceux qui ont des yeux et qui voient. Le premier, il a écrit une œuvre spécifiquement cheminote, « La Bête humaine », ce summum incontesté de la littérature réaliste.

Jamais encore, on n'avait lu sur le rail une prose tellement ardente, tellement fidèle, tellement révolutionnaire. Dans ce roman, la poésie de Zola éclate comme un feu d'artifice. Elle a la dureté du diamant, l'enthousiasme d'un brasier ; elle a aussi la tendresse de la femme, de l'épouse :

« C'était une de ces machines d'express, à deux essieux couplés, d'une élégance fine et géante, avec ses grandes roues légères réunies par des bras d'acier, son poitrail large, ses reins allongés et puissants, toute cette logique et toute cette certitude qui font la



beauté souveraine des êtres de métal, la précision dans la force... Elle portait le nom d'une gare, celui de Lison, une station du Cotentin. Mais Jacques, par tendresse, en avait fait un nom de femme, « La Lison », comme il disait, avec une douceur caressante... »

Voici le départ du convoi :

« D'abord, le mouvement fut insensible, puis le train roula... Il fila sous le pont de l'Europe, s'enfonça vers le tunnel des Batignolles. On ne voyait de lui, saignant comme des blessures ouvertes, que les trois feux de l'arrière, le triangle rouge. Quelques secondes encore, on put le suivre dans le frisson noir de la nuit. Maintenant, il fuyait, et rien ne devait plus arrêter ce train lancé à toute vapeur. Il disparut. »

Non, rien ne l'arrêtera, ce train qui roule vers le jour, ni les vents, ni les pluies, ni les neiges. Adamastor, lui-même, le géant des Tempêtes, n'aurait pu l'arrêter !

« ... La Lison avançait dans un effort extrême, dont elle tremblait toute. Un instant, elle s'épuisa, il sembla qu'elle allait s'immobiliser, ainsi qu'un navire qui a touché un banc de sable. Ce qui la chargeait, c'était la neige dont une couche pesante avait peu à peu couvert la toiture des wagons. Ils filaient ainsi, noirs dans le sillage blanc, avec ce drap blanc tendu sur eux ; et elle-même n'avait que des bordures d'hermine, habillant ses reins sombres, où les flocons fondaient et ruisselaient en pluie. Une fois de plus, malgré le poids, elle se dégagea, elle passa... »

Il roule, il roule, le train, force déchainée dans le déchainement des ombres :

« C'était comme un grand corps, un géant couché en travers de la terre... Et ça passait, ça passait, mécanique, triomphal, allant à l'avenir avec une rectitude mécanique... »

On pourrait s'étendre à loisir sur les pages admirables de ce livre, sur ces descriptions si colorées, si vibrantes du monde des chemins de fer. Chant puissant, chant profond, mais aussi chant sincère. Car Zola n'a pas seulement aimé le rail dans ses livres. Par ses paroles, par ses actes, il se révéla l'un de ses plus ardents défenseurs, l'un de ses héros les plus vrais. Ce par quoi il rejoignait son père, le fougueux, l'infatigable Franz Zola, l'un des promoteurs de la voie ferrée en Autriche.

\*\*

Le rail, nous le voyons, prend une part de plus en plus prépondérante dans le mouvement littéraire. Les Romantiques l'ont

acclamé ; Parnassiens et Naturalistes, à leur tour, ont vanté sa puissance. Désormais, il a droit de cité dans les Arts.

Mais voici qu'un cri est lancé, qui va révolutionner la littérature universelle. Un cri a jailli, qui bouscule les lois trop sévères des uns, voue aux gémonies l'idéalisme souvent creux des autres. Plus de contraintes, plus de barrières — « qui dira les torts de la Rime ? ». Pour des pensées nouveaux, il faut des mots nouveaux, des formes nouvelles, un souffle nouveau. Et non plus seulement des mots et des idées, mais des couleurs, des nuances, de la musique :

*Prends l'Eloquence et tords-lui son cou !...  
De la musique avant toute chose...  
De la musique encore et toujours !*

Verlaine est né et, avec lui, l'école symboliste. En elle, le rail va trouver un chantre doux et subtil, infiniment recueilli. Ecoutez donc le bruit des wagons qu'on ajuste, écoutez ce soufflement rythmique des machines qu'on chauffe... Ecoutez la musique du rail :

*Vous n'imaginez pas comme cela gazouille,  
Et comme l'on dirait des efforts d'oiselets  
Vers des vols tout prochains à des cieus violets  
Encore et que le point du jour éclaire à peine.*

Il est vrai que, quelques années auparavant, Verlaine avait des trains une vision beaucoup moins fleurie :

*Une odeur de charbon qui brûle et d'eau qui bout,  
Tout le bruit que feraient mille chaînes au bout  
Desquelles hurleraient mille géants qu'on fouette ;  
Et tout à coup des cris prolongés de chouette.*

Ainsi parlait la « Bonne Chanson ». Mais, depuis, le poète a vu Charleroi, où « les gares tonnent », et toutes ces « gares prochaines », aubaines, dira-t-il, pour les « bons juifs errants ». Il a parcouru en train la Belgique et rapporte de ses voyages un souvenir enchanté. Voici les « Romances sans Paroles » :

*Les wagons filent en silence  
Parmi ces sites apaisés.  
Dormez, les vaches ; Reposez,  
Doux taureaux de la plaine immense,  
Sous vos cieus à peine irisés...*

## Le THEATRE NATIONAL CHEMINOT à votre service

Le Théâtre national cheminot jouera, au cours de la saison 61-62, sous les auspices du Comité central des Délassements intellectuels de la S.N.C.B., la comédie de Bréal « Les Hussards ».

Cette pièce colorée, alerte et d'un comique amer, pourra être représentée en province, à partir du 1<sup>er</sup> février 1962. Le Théâtre national cheminot se déplace avec costumes et décors.

Des conditions avantageuses peuvent être accordées aux amicales et cercles ferroviaires.

Tous nos lecteurs qui s'intéressent à l'organisation de spectacles peuvent se mettre en rapport avec M. F. Charles, bureau 21.12, section 5, à Bruxelles (téléphone 13.18.70 - poste intérieur 3856).

## LE PLATEAU B

A la suite des succès remportés par le Plateau B, la Fédération brabançonne des Cercles dramatiques a invité la troupe lauréate à présenter « Ouragan sur le Caine » le mardi 12 décembre, à 20 heures, à l'Atrium, 159, rue de Laeken, Bruxelles. Pour renseignements : tél. 13.18.70, extension 3704 ou 3461.

## BULLES DE SILENCE

- En cet endroit fleuri par les yeux de ma mère... (B. Bolsée.)
- Je m'appuie au sommet des lyriques collines... (Id.)
- Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie... (Baudelaire.)
- Un rayon de vitrail au bout d'un pinceau frêle... (Ph. Delaby.)
- Et le temps où l'on aime est seul l'éternité... (H. de Régner.)
- Je te donne le ciel qui fait nos veines bleues... (Aragon.)
- Je ne dis votre nom que pour me protéger... (Id.)
- Notre espace, et ses colombes matinales... (G. Compère.)

## PROVERBES

- La chandelle éclaire en se consumant. (Anglais.)
- L'aiguille habille les autres et demeure nue. (Basque.)
- Quand le soleil s'éclipse, on en voit la grandeur. (Latin.)
- On donna des yeux à un aveugle et il se mit à demander des sourcils. (Géorgien.)
- Laissez le coq passer le seuil, vous le verrez bientôt sur le buffet. (Slovène.)



De la musique avant toute chose... Dans sa chambre où il attend la mort, miné par la phtisie, Samain, le douloureux Samain, entend monter le chant de la ville :

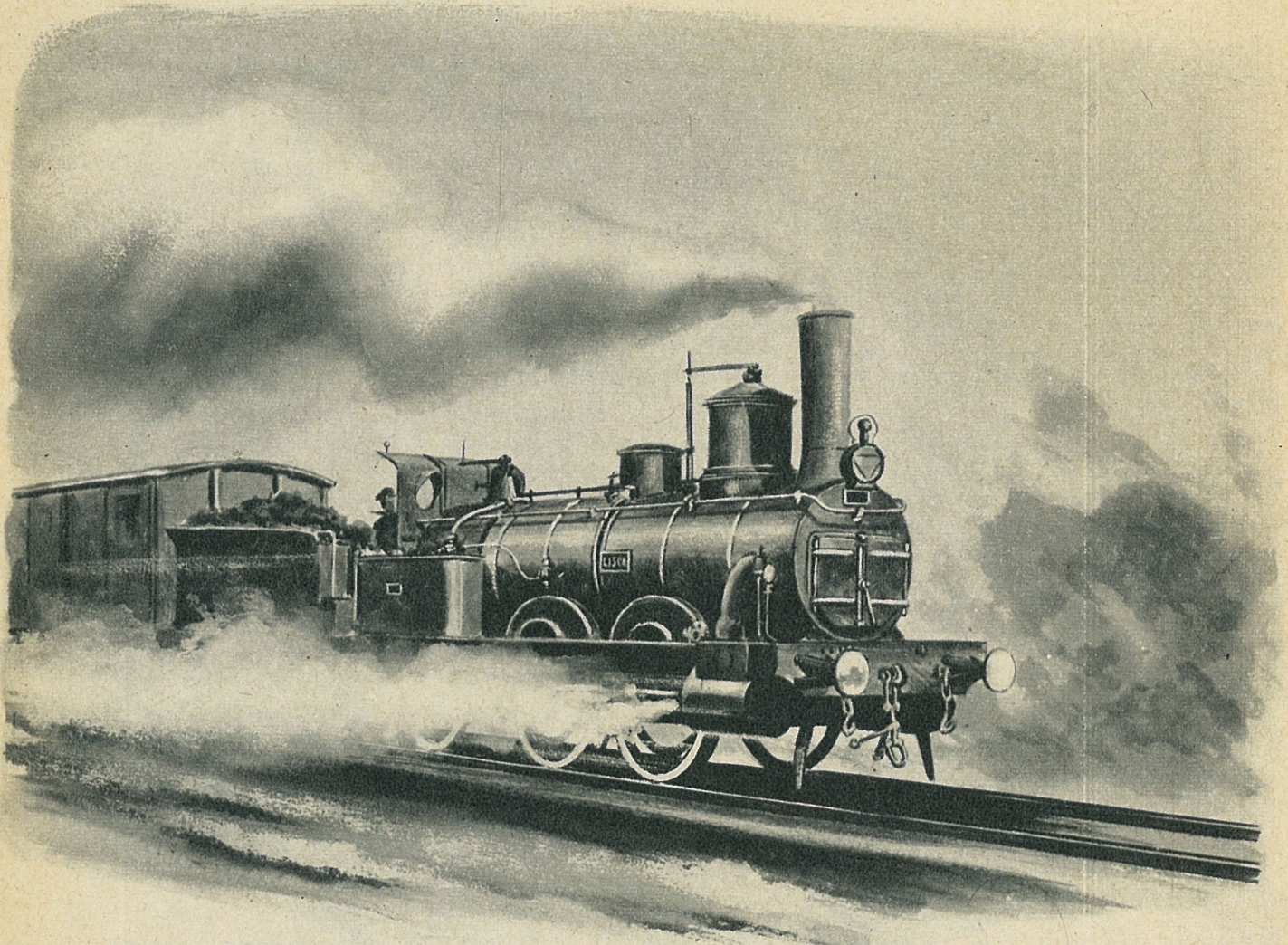
*Paris est recueilli comme une basilique ;  
A peine un roulement de fiacre, par moment,  
Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement  
D'une locomotive au loin, mélancolique...*

De la musique encore et toujours. Même dans les vapeurs des « Alcools », le pauvre Apollinaire la perçoit :

chaude et ardente de ses scientifiques prédécesseurs, ni celle, plus humaine, plus fidèle, de ceux qui viendront après elle. La Rectitude et la Puissance répugnaient à son âme ivre d'impondérables. Elle fut le chantre de l'Image et non celui de la Matière. Mais il n'empêche qu'elle apporta à la littérature un sang jeune et précieux, merveilleusement pur. Elle lui a appris la claire vision des partances ; elle lui a ouvert bien grande la porte des Enchantements :

*Crains qu'un jour un train ne t'émeuve  
Plus...*

... a dit Apollinaire.



*C'était une de ces machines d'express, à deux essieux couplés,  
d'une élégance fine et géante... (Zola, « La Bête humaine »).*

*Les feuilles  
Qu'on foule  
Un train  
Qui roule  
La Vie s'écoule...*

Symphonie de couleurs et de sons, il était naturel que le rail éveillât chez les symbolistes des accents jusqu'alors inconnus. Mallarmé, Maeterlinck, Gilkin, Franz Ansel, Albert Mockel et Fernand Severin l'ont évoqué. Comme l'avait évoqué Baudelaire, leur illustre précurseur. Comme, quelques années plus tard, en mots débordants de passion, l'évoquera Verhaeren ; et, après lui, tous les néo-symbolistes et néo-parnassiens de la nouvelle école.

Poésie du fluide, de l'insaisissable, de l'incommensurable, la pléiade verlainienne n'aura pas, pour chanter le Progrès, la voix

Vers admirables, les plus beaux, peut-être, qui furent jamais écrits sur le rail, les plus beaux, peut-être, tout simplement, qu'on ait jamais écrits. Avertissement aussi.

Oui, crains bien qu'un jour soit morte en toi la source de ton enfance ! Crains qu'un jour, lassé de tout et de toi-même, tu n'aies plus nulle envie, nul désir, nulle soif ! Crains de ne plus entendre courir le vent, de ne plus envier le nuage, de ne plus voir s'enfuir l'hirondelle migratrice ! Ah ! crains, crains bien que vienne un jour où, regardant partir les longs wagons de fer, ton cœur reste sans flammes, tes yeux restent sans rêves...

Mais les feuilles tombent, mais les trains roulent... la vie s'écoule. Mil huit cent nonante-six : déjà s'est tue la « Bonne Chanson ». Quelque chose du monde va finir avec elle.

Roger GILLARD.  
(A suivre.)